

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7° - 551 34-14

XXV^e ANNIVERSAIRE



A toutes nos camarades nous adressons nos meilleurs vœux pour la nouvelle année, la vingt-cinquième depuis notre libération des camps. Pour fêter dignement

cet anniversaire, nous avons cherché quelque chose de spécial, qui le marquerait dans nos souvenirs, et nous avons projeté de faire coïncider la date de notre assemblée générale, le 14 avril, avec celle de notre rencontre interrégionale, en mettant sur pied pour cette occasion un programme particulièrement intéressant.

Ce programme, vous en trouverez les détails dans le prochain numéro de ce bulletin, quand ils seront définitivement arrêtés, mais dès maintenant sachez que le samedi 14 au matin nous serons reçues à l'Hôtel de Ville et que nous aurons commencé la journée en allant nous recueillir à la crypte des déportés. L'après-midi aura lieu l'assemblée générale, mais attention ! ce sera, cette année, à la Maison de la Chimie, et non au Musée social.

Le dimanche, nous passerons la journée à Versailles, où nous nous rendrons en car. Celles qui le désireront pourront assister à une messe avec un programme musical choisi, qui sera dite dans la ravissante chapelle du palais. Nous aurons ensuite un déjeuner amical (qui remplacera le traditionnel dîner du samedi), après quoi nous irons visiter le Grand Trianon qui, comme vous le savez, a été réaménagé, il y a dix-huit mois, pour loger les personnalités étrangères en visite officielle et qui a bénéficié de nombreux embellissements.

Venez toutes, ou en tout cas très nombreuses ! Nous comptons sur vous pour que cette journée de retrouvailles voie le succès de la fidélité et de l'amitié.

LETTRE D'AFRIQUE

Grandeurs et complexités de la Coopération

L'enseignement est partout au premier plan. En France, d'abord, où l'Université, secourue par la tempête de mai 1968, n'a pas encore, il s'en faut, retrouvé son équilibre. A l'Unesco, qui veut, en 1970, « année internationale de l'Education », s'attaquer vigoureusement à l'analphabétisation et instituer la formation permanente. A La Haye, où le ministre français de l'Education nationale propose une véritable coopération entre les universités d'Europe, qui, déplore-t-il, « entretiennent plus de liens avec les universités d'Amérique et d'Afrique qu'entre elles-mêmes ». Mais si l'enseignement est pour les grandes nations d'une importance capitale, que dire des pays sous-développés ? Comment de jeunes Etats, se trouvant brusquement indépendants, pourraient-ils prendre en main leurs destinées s'ils ne disposaient pas de cadres qualifiés en quantité suffisante ?

Le principe de l'aide aux pays sous-développés a été posé sur le plan international par les Nations-Unies après la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Mais la France n'avait pas attendu 1946. Pendant plus d'un siècle, son assistance aux pays d'Outre-Mer placés sous sa dépendance a été considérable et s'est exercée dans les domaines les plus divers : chemins de fer, routes, ports ou aéroports, enseignement, santé et œuvres sociales, etc. Si certaines réalisations ont été faites en vue d'objectifs dits « de souveraineté », le plus grand nombre relevait de ce que l'on appelle maintenant la coopération.

Cette assistance d'ailleurs n'a pas disparu avec la fin du colonialisme. Au contraire, elle a continué sur deux plans, national et international, et, par rapport au revenu national, c'est notre pays qui, de tous, fait le plus gros effort en faveur du Tiers-Monde.

En ce qui concerne l'Afrique, qui a accédé à l'indépendance il y a neuf ans, la France pour faire face aux conditions nouvelles ainsi établies, a créé le ministère de la Coopération, dont l'activité s'exerce sur le plan économique et financier d'une part, dans le domaine culturel et technique d'autre part. Les pays qui en bénéficient sont Madagascar, la Côte-d'Ivoire, le Dahomey, la Haute-Volta, la Mauritanie, le Niger, le Sénégal, le Togo, le Cameroun, le Congo-Brazzaville, la République Centrafricaine, le Gabon, le Mali et le Tchad.

Dans le domaine culturel et technique, le plus gros effort porte sur l'enseignement. Sur les 10.000 « coopérants » français envoyés en Afrique, 6.500 sont des professeurs, dont un



millier d'appelés. Car les jeunes possédant la formation requise peuvent accomplir leur temps dans le Service de coopération. Quant aux enseignants civils, ils contractent un engagement de deux ans, renouvelable. Outre l'envoi d'enseignants, la France octroie des bourses et reçoit des stagiaires.

La tâche des coopérants n'est pas aisée — et les troubles de croissance que connaissent périodiquement beaucoup d'Etats noirs ne sont pas faits pour la faciliter. On pourra s'en convaincre en lisant l'intéressante lettre d'Afrique que nous a adressée M. J. Legendre, fils de Mme Legendre, dont nos camarades se rappellent sûrement l'émouvant récit concernant deux prisonniers russes évadés qu'elle avait réussi à sauver. L'expérience de M. Legendre a ceci de particulier qu'elle a lieu au Tchad, pays grand comme deux fois et demie la France, mais quatorze fois moins peuplé, une mosaïque d'ethnies et de dialectes différents, où l'on trouve 50 % de musulmans, 45 % d'animistes fétichistes et 5 % seulement de chrétiens. Au nord, un désert ; au centre, la savane où paissent d'immenses troupeaux ; au sud, la région la plus fertile, la plus humide, où poussent le coton, le riz, les arachides, le mil, les patates... Le décor planté, laissons la parole à M. Legendre.

(Suite page 2)

4P 4616

Un an d'enseignement au Tchad

Ce n'est généralement pas sans quelque angoisse que le nouveau coopérant atterrit à Abéché. Ayant quitté Fort-Lamy où il a réglé ses derniers problèmes administratifs, il vient de survoler mille kilomètres de savanes arides, de steppes à épineux terriblement monotones, d'immenses espaces vides brûlés par un soleil impitoyable, et d'entrevoir ce que peut être l'isolement loin des villes et de leur sécurité, loin de la « civilisation » et de ses assises, et combien il lui faudra désormais rompre avec ses habitudes passées, s'appuyer sur d'autres raisons de vivre qu'auparavant.

Une fois débarqué, il aura à se battre pour être logé, convenablement installé, admis par le milieu français qui, bien que prévenant, plein de bonnes intentions à l'égard du nouveau venu, n'en a pas moins ses exigences, ses lois même, auxquelles chacun n'est pas sûr de pouvoir se plier. Enfin, une fois en place, il devra accepter l'Afrique, fournir un effort toujours à recommencer d'adaptation à ses habitants qui le déconcertent longtemps, à un univers bien insolite, à la chaleur. Ce n'est qu'alors, après ces préalables plus ou moins difficiles selon les tempéraments et les situations, qu'il pourra songer sérieusement à ce pourquoi il est venu, s'atteler à la tâche qui sera la sienne pendant deux ans.

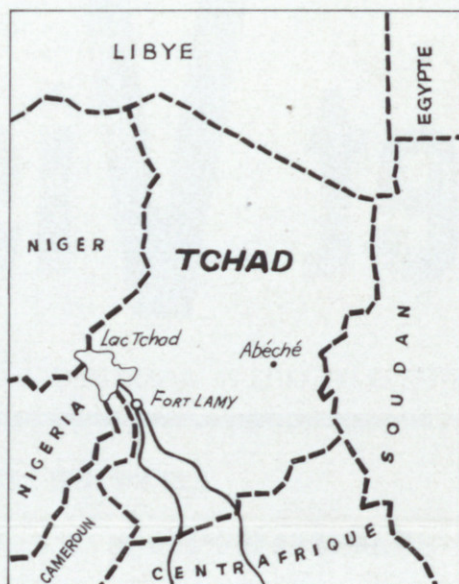
Qui sont, tout d'abord, ses élèves ? Ce sont des adolescents entre deux mondes. D'un côté l'Afrique avec ses traditions, ses coutumes, ses croyances, la famille et le clan tout-puissants. De l'autre, l'Occident avec sa science, sa raison, sa puissance technique, ses succès éblouissants. D'une part des réalités auxquelles il adhère depuis sa plus tendre enfance, viscéralement, au milieu desquelles il a grandi, dont il a été nourri, où il a puisé ses forces, réalités faites pour lui, à sa portée, à sa mesure. D'autre part, des valeurs importées, étrangères à son tempérament, à ses habitudes, imposées de l'extérieur, qui ont quelque chose d'abstrait, de lointain, de froid et de contraignant.

De tout cela, il va résulter un déracinement profond, des conflits douloureux et quotidiens. Peut-on, par exemple, croire la science des Blancs qui affirme que la Terre est ronde, alors que la tradition enseigne qu'elle est plate ? Est-il bien vrai que des hommes se sont posés sur la Lune et, de toute façon, peut-on admirer sans réserve les exploits spatiaux quand les anciens disent que l'espace est réservé à Dieu et qu'il ne faut pas le violer ?

Beaucoup de nos élèves nous croient sans nous croire, nous écoutent, enregistrent, mais réservent leur adhésion. Et ils diront que telle performance technique ou sportive est peut-être due à beaucoup de science ou d'efforts, mais aussi à un bon fétiche ! Que les pluies sont peut-être provoquées par des différences de pression atmosphérique, mais qu'un sorcier de leur connaissance peut lui aussi les provoquer à volonté !

A partir de ces déchirements s'expliquent beaucoup des faiblesses de nos élèves. Il est évident que, comme partout, il y a le lot des médiocres, des incapables. Mais il faut se garder de juger trop hâtivement. On accuse souvent l'étudiant africain d'irrégularité dans le travail, d'inconstance, voire de paresse. Mais que l'on songe à l'effort que suppose pour un adolescent l'assimilation d'une culture où il découvre des périls à chaque pas, qui le met en constant état de rupture avec ce dont il a toujours vécu, à l'angoisse qui en naîtra, surtout quand cette assimilation doit se faire — nous y reviendrons — dans une langue qui n'est pas la sienne. Comment les plus vaillants ne seraient-ils pas découragés, parfois rebutés ?

Et l'on oublie encore que beaucoup d'entre eux ne mangent que rarement à leur faim, qu'ils écrivent et apprennent leurs leçons assis par terre, le cahier sur les genoux, faute de table, et qu'ils travaillent souvent à la lueur d'une bougie ou du réverbère de la rue, car le soir tombe tôt en Afrique. De même, on



leur reproche de faire trop appel à leur mémoire et pas assez à leur intelligence. Mais c'est oublier d'abord que l'Afrique vit encore massivement de la tradition orale, qu'elle n'a pas le même culte du livre que nous et ensuite qu'un effort de réflexion devient difficile lorsqu'il doit s'appliquer à des réalités non familières, étrangères, devant lesquelles on se sent mal à l'aise ; on préfère alors répéter ce qu'on a appris des gens autorisés, plutôt que prendre à son compte, parce qu'on manque de confiance en soi.

Il vaut mieux insister sur le fait que chez beaucoup l'on trouve une curiosité sans cesse en éveil, de la vivacité, une grande intuition, et, chez les grands, un esprit mûr, capable de réflexion, de jugement. Quand le professeur réussit à provoquer les esprits à l'occasion d'un texte, d'une question, il est sûr d'obtenir des débats passionnants, des remarques profondes et pertinentes. Les élèves de quatrième comprennent parfaitement ce qui fait le drame véritable des héros du *Cid*, ce qui à la fois les sépare et les unit, et ceux de troisième peuvent parfaitement voir toute la portée symbolique de certaines pages d'Homère, leur universalité, leur actualité.

Dès lors apparaît le rôle du professeur. Il doit lever les barrières, vaincre les pudeurs exagérées, mettre en confiance. Il doit montrer le chemin qu'il a déjà parcouru lorsqu'il était lui-même étudiant. Pour l'adolescent noir, nous sommes d'abord des hommes avant d'être des professeurs, et ils respectent en nous notre savoir, notre expérience, nos qualités de réflexion, d'analyse, nos qualités morales évidemment, bien plus que notre fonction ou notre position sociale. Avant de pouvoir parler librement dans sa classe de problèmes aussi brûlants que ceux de la colonisation, du sous-développement, de la violence, ou simplement de la femme, de la religion, le professeur risque d'avoir à subir quelques attaques parfois assez véhémentes ; on a besoin de sentir qu'il parle de ces choses en homme, qu'il en a une connaissance personnelle et vécue et non pas seulement livresque.

En fait, beaucoup d'entre nous hésitent entre la volonté d'établir le plus de contacts possibles avec les élèves (et n'est-ce pas cela la « coopération » ?) et les difficultés qu'ils rencontrent dans la tentative d'instaurer ces relations d'un type nouveau. En Afrique plus qu'ailleurs, il devient urgent d'en finir avec les relations d'autorité, les règlements trop stricts, les sanctions, une discipline aveugle. Mais encore faut-il y arriver. Car c'est toujours d'une difficile question d'équilibre qu'il s'agit :

la familiarité, la camaraderie entre l'enseignant et l'élève favoriseraient le laisser-aller. Le professeur doit être une sorte de guide attentif et proche de l'adolescent, mais de guide que ce dernier respecte un peu comme un père. S'il y parvient, il obtiendra beaucoup, beaucoup plus qu'on n'espère en général.

Les problèmes techniques, évidemment, resteront entiers et ils seront le plus souvent d'une complexité redoutable. Prenons le cas de l'enseignement du français. De quoi s'agit-il exactement ? D'enseigner notre langue à des Africains dits francophones parce que, officiellement, administrativement, ils emploient le français. Mais, il ne faut pas s'y tromper, le français est ici une langue étrangère. L'élève ne vient pas à l'école primaire avec un vocabulaire déjà assez fourni et une connaissance intuitive de la grammaire ; dans sa famille, avec ses camarades, il parle son dialecte. Or, on a voulu enseigner ici comme en France, apprendre à lire et à écrire notre langue à des enfants qui ne la connaissent pas. La méthode, évidemment, fait faillite, et l'on se s'étonnera pas que même de grands élèves aient des lacunes énormes parce qu'au départ tout a été faussé. De plus, une fois que l'enfant savait lire et écrire, on a employé pour l'enseignement de la grammaire et du vocabulaire les mêmes méthodes qu'en France. Là encore, ce fut un échec.

Aujourd'hui, on voit heureusement plus clair, mais les choses n'en sont toujours qu'à un stade théorique. Chaque coopérant se débat seul au milieu de ses difficultés, de ses projets, de ses espoirs. Officiellement, rien d'efficace ne le soutient. Et il n'existe pas encore, pour le niveau secondaire, de manuels adaptés. Il enseignera donc la grammaire comme il l'entend, non pas en faisant apprendre des règles par cœur ou en faisant surtout de l'analyse, mais en développant des mécanismes, en tenant compte des erreurs que les élèves commettent réellement et qui sont dues essentiellement à la langue maternelle. Ainsi, l'arabe n'ayant pas un pronom relatif équivalent au nôtre, on trouvera des constructions étranges comme : « le camarade que j'ai parlé de lui » ou « les livres que j'ai besoin d'eux ». Pour le vocabulaire, il pourra consulter les listes de « vocabulaire fondamental » où il trouvera les mots classés selon la fréquence de leur emploi et il sera ainsi juge de l'importance d'un mot et de la nécessité de le retenir ou non.

On a pu dire de notre éducation en Europe qu'elle était « un massacre des innocents ». Combien cela est plus vrai encore pour l'Afrique ! On impose à l'adolescent noir nos conceptions et nos perspectives d'Occidentaux, méconnaissant la personnalité, ne tenant pas compte de ses véritables besoins. Or, nous devons comprendre enfin qu'il ne s'agit pas de façonner des humanistes à l'occidentale, mais des hommes capables d'analyser le monde qui les entoure, de découvrir leur personnalité, si riche et si originale, des hommes prêts à prendre eux-mêmes en main les destins de l'Afrique. C'est là-dessus que la Coopération sera jugée.

J. LEGENDRE.

CHRONIQUE DES LIVRES

Marie-Andrée Rousseau vient de faire paraître aux Editions Fleurus un album intitulé *Franz Stock* et consacré à l'émouvante figure de cet aumônier allemand des prisons de Fresnes et du Cherche-Midi sous l'occupation. Il se présente sous la forme de bandes dessinées, illustrées par de nombreux documents authentiques. Il intéressera toutes nos camarades, et nous le recommandons particulièrement aux jeunes.

Pèlerinage d'un groupe de 57.000 en R.D.A.

4 septembre 1969, 21 heures, gare de l'Est. Retrouvailles, pleurs, rires, joie, sous l'œil ému de notre gentil accompagnateur Emile Valley.

Nous regrettons que Mikette, venue jusque-là (avec Soly faisant partie du voyage), ne reste pas parmi nous. C'était tout de même bon de la revoir après de longues années de silence. D'autres camarades de l'A.D.I.R. étaient venues nous souhaiter bon voyage. Tout cela était merveilleux. Puis, soudain, ce fut l'heure des séparations et l'embarquement dans le train

qui devait nous déposer le lendemain à 19 heures à Dresde, première étape. Installées joyeusement dans un wagon couchettes réservé aimablement à notre intention par la S.N.C.F., nous nous répartîmes à notre convenance, les unes avec leur famille, mari ou fils, les autres avec leurs anciennes camarades de groupe.

Je laisse la place à notre adorable petit compagnon de voyage, Bruno, 14 ans, fils de notre camarade Kathy Fleury, qui fait part de ses réflexions, et reprendrai les miennes plus loin.

Réflexions de Bruno

Après un voyage long et fatigant, heureusement entrecoupé de bavardages (chaque compartiment étant un véritable petit salon), nous sommes arrivés à Dresde avec plusieurs heures de retard. Une femme charmante qui, au cours de notre parcours, devait montrer son savoir, sa gaieté et surtout sa patience... nous accueillit sur le quai. C'était notre guide.

Le lendemain, visite de Dresde en pleine reconstruction, de l'intéressante galerie de tableaux dans le riche musée du Zwinger. Puis promenade au château de Pillnitz, avec ses toiles de maîtres allemands, ses porcelaines rares de Chine et sa magnifique terrasse-jardin qui domine l'Elbe.

Dimanche, journée d'excursion en Suisse saxonne. Dans la matinée, promenade dans le val d'Enfer de la Bastei : splendide endroit, très rocheux.

Après le déjeuner, départ pour Bad-Schandau, dernière ville avant la frontière tchécoslovaque et d'où le groupe s'embarque pour une promenade sur l'Elbe. Jolie promenade paraît-il. En effet, mes parents et moi-même sommes partis pour Königstein, le lieu où maman avait quitté la colonne des déportées en 1945 et qu'elle tenait beaucoup à revoir. Les remparts du fort sont extraordinaires et on a peine à croire à l'évasion du général Giraud lorsqu'on contemple ces murs impressionnants qui dominent la vallée de l'Elbe de plus de 30 mètres. Nous avons ensuite rejoint le groupe à Pirna, jolie petite ville au bord de l'Elbe.

Le lendemain, après un court arrêt au cimetière de Dresde, nous sommes allés à Meissen, à la manufacture de porcelaine, où malheureusement nous avons perdu beaucoup

de temps ; la ville elle-même méritait une visite plus longue et tout particulièrement le château d'Albrechtburg. L'après-midi, ce fut la route qui avait été pour beaucoup la « longue marche » après le départ du camp en avril 1945. Oschatz, Wurzen, Grimma et Leipzig. Chacune se souvenait. A Wurzen, une vieille paysanne vint assurer l'exactitude des souvenirs des anciennes déportées ; elle avait assisté à leur triste défilé, à leur passage de quelques heures sous le pont qui, peu après leur départ, devait sauter. Les commentaires allèrent bon train.

Le lendemain, circuit rapide dans Leipzig avec un arrêt au tombeau de J.-S. Bach, puis, après de nombreuses recherches et grâce au désir opiniâtre des voyageuses de revoir leur ancien camp, on s'arrêta devant ce qui fut de « Marrkleeberg ». Toutes étaient très émus de se retrouver ainsi devant leurs anciennes baraques, de parcourir les allées envahies par les herbes. Bien qu'une partie du camp soit transformée en petits ateliers, il règne sur ce lieu une impression sinistre.

Le mercredi matin, très intéressante visite de Weimar avec les souvenirs de Goethe, de Schiller et de Liszt. L'après-midi, pèlerinage à Buchenwald où seuls les fours crématoires intacts rappellent et affirment que ce lieu fut un camp de déportation. Dernière étape, Erfurt avec sa vieille ville que nous avons trop rapidement visitée.

C'est d'Erfurt que nous sommes repartis dans un wagon de la République Démocratique Allemande, le nôtre ayant disparu... Quelques heures plus tard, en pleine nuit, réveil en sursaut, transbordement des voyageuses encore endormies et des valises. Le plus extraordinaire, c'est que le groupe se soit retrouvé au complet sur le quai de la gare de l'Est (la S.N.C.F. venait de commencer la grève).

Il est dommage que tout cela ait été si court. Il nous aurait fallu au moins quinze jours, à la fois pour mieux voir le chemin que vous aviez fait il y a vingt-quatre ans, et pour visiter plus en détail certaines villes. Malgré cela, je garderai un bon souvenir de ce voyage.

Bruno FLEURY.

**

Oui, Bruno a raison, il règne une impression de malaise dans ce camp de Marrkleeberg où nous avons été envoyées en commando disciplinaire, et dans lequel (grâce à un contre-ordre de dernière heure) nous n'avons pas été brûlées vives dans les blocs, comme prévu. Si notre ténacité pour retrouver ce camp, transformé en petite usine, nous apporta enfin le couronnement de nos recherches, ce n'est certes pas par l'assistance de plusieurs habitants enracinés de l'endroit, dont la mémoire était défaillante. Toutefois, notre aimable guide Elfried, surnommée « Nathalie » bien entendu, notre chauffeur de car ainsi qu'une camarade déléguée par le Comité de Ravensbrück, camp où elle avait été déportée, nous offrirent leur aide avec beaucoup de dévouement.

Nous approchions du but de notre voyage... la ligne de chemin de fer... la West Bannhof, le passage à niveau... et enfin la confirmation à Maguy de l'existence de la fabrique de chocolat où elle travaillait à l'époque pour l'armement avec d'autres camarades, un armement que le sabotage rendait inutilisable bien sûr (cette usine est toujours surmontée d'un éléphant blanc), puis les blocs, dont le nôtre, intacts apparurent. C'est harassées de fatigue, par une chaleur torride, que nous pénétrâmes dans ce qui fut notre dernier camp. De ce lieu, nous fûmes évacuées, le 13 avril 1945, vers la frontière tchécoslovaque. C'est ainsi que commença la longue marche qui amena certaines d'entre nous jusqu'à Litomerice. Dès le début de cette marche, plusieurs camarades dont moi s'évadèrent à la faveur de la nuit dans le petit bois proche du camp, que j'ai tout de suite reconnu ainsi que le petit pont en mauvais état et non réparé. Personnellement, je m'étais dirigée vers Leipzig, avec Jacqueline l'Anglaise et Yvette de Caen, et après maintes pérégrinations nous nous retrouvâmes à Naumburg, regroupées par les Américains avec un important groupe de camarades, dont Soly, Mikette et une partie du Vercors. Lieu où nous nous sommes arrêtées au cours de notre pèlerinage.

Dire ce que j'ai, ce que nous avons ressenti en retrouvant ces souvenirs d'un quart de siècle, si proche pourtant dans notre mémoire, est incommunicable, mais je puis assurer toutes nos camarades n'ayant pu se joindre à nous qu'elles ont été sans cesse près de nous par la pensée et qu'elles évoluaient autour de nous dans leurs combinaisons de petits bonshommes, crâne rasé ou non. Ce fut une bousculade de souvenirs intarissables. Lotte, « Charlotte », ayant cueilli quelques fleurettes genre chien-dent près de notre ancien bloc, face à la carrière de sable, me les tendit et me dit : « Tiens, tu en feras un tableau ». Le petit tableau est peint, je l'ai intitulé : « Les fleurs de Marrkleeberg ».

Merci aux deux fils de nos camarades, Jean-Lou et Bruno, merci aux maris pour leur gentillesse, leur aide, leur compréhension.

Renée-Claude BERNET.

Courrier de l'A.D.I.R.

Nous avons reçu la communication suivante :

« Je relève avec étonnement dans le numéro de *Voix et Visages* la demande d'une de nos compagnes à propos du convoi de Torgaü. D'après elle, le convoi qui quitta Torgaü pour rentrer à Ravensbrück était uniquement composé de femmes ayant refusé de travailler en usine.

» Personnellement, je puis affirmer, comme beaucoup de mes camarades, qu'à aucun moment on ne m'a posé une telle question d'une façon ou d'une autre, et je suis certaine que la majorité de notre groupe s'est retrouvée dans l'un ou l'autre train sans savoir pourquoi et pour quelle destination.

» J'aimerais que notre amie nous dise sur quels faits elle appuie cette thèse et si elle-même a pu, à un certain moment, faire un tel choix. »

Jacqueline FLEURY (57 595).

Ont apposé leur signature :

M. Dupré, 57 888 ; Roberte Boucher, 57 724 ; G. Bouchez, 57 725 ; G. Dominjon, 57 816 ; Cécile Troller, 57 810 ; Denise Côme, 57 794 ; J.-M. Matthey, 57 884 ; Jacqueline Aubrée, 61 150 ; Geneviève Mathieu, 57 552 ; M. Croisé, 57 948 ; R. Bernet, 57 961 ; M. Lemée, M.-T. Payen, 57 626 ; Pic, 54 806.



Entre autres photos que j'ai prises, voici (dans la cour du Palais de Justice de Dresde) le monument du sculpteur Arnold : groupe de condamnés à mort du Palais de Justice (750 Tchèques, 98 Polonais, 194 Allemands de 1939 à 1945).

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

AURA LIEU

le Samedi 14 Mars 1970 après-midi

A LA MAISON DE LA CHIMIE, 28 bis, RUE SAINT-DOMINIQUE, PARIS (7^e)

L'Assemblée générale aura lieu à la Maison de la Chimie, 28 bis, rue Saint-Dominique, Paris (7^e) (métro Solférino ou Invalides), le 14 mars 1970, à 15 heures.

Samedi 14 mars

Matin : réunion à la crypte des déportés et réception à l'Hôtel de Ville.

A 15 heures : réunion de l'Assemblée générale à la Maison de la Chimie, salle N° 8.

A 18 h 30 : cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15, angle Champs-Élysées-avenue de Friedland. L'Association des Résistants de 1940 se joindra à l'A.D.I.R. pour cette cérémonie. Soirée libre.

Dimanche 15 mars

Journée entière à Versailles (détails dans notre prochain bulletin).

Prière de s'inscrire le plus tôt possible à l'A.D.I.R., 241, Bd Saint-Germain, Paris (7^e).

ELECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'Assemblée générale devra procéder au renouvellement du tiers du Conseil d'administration. Les membres sortants sont, cette année : Mmes Billard, Degeorge, Goetschel, Ferrières, Flamen court. Mme Delmas est membre à vie.

Les membres sortants peuvent être réélus, mais toutes nos adhérentes ont la possibilité de poser leur candidature.

Les candidatures au remplacement des membres sortants désignés ci-dessus devront nous parvenir le plus rapidement possible.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1970, dont le montant minimum est de 5 F.

Nous leur rappelons qu'en dehors des versements faits directement au siège de l'Association, seules les déléguées des sections de province ont pouvoir d'encaisser les cotisations au nom de l'A.D.I.R. (Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance).

Le mandat pour le paiement des cotisations et le pouvoir pour le vote sont envoyés sous pli séparé, dès le début de l'année 1970.

VIE DES SECTIONS

SECTION LOIRET-CENTRE

Le dimanche 19 octobre avait lieu la sortie d'automne dans la région de Châteauneuf-sur-Loire.

Les camarades venues de Paris, de Tours, de Sologne, de Vendôme et des environs retrouvaient les Orléanaises et leur présidente au carrefour d'Orléans devant le monument du Maquis de Lorris, situé dans un site admirable au pied de séquoias centenaires.

A elles s'étaient jointes Mme O'Neill, dont le mari, le colonel O'Neill, délégué militaire régional pour les F.F.I., repose au pied de ce monument, M. Albert Paul, un des principaux acteurs du maquis, M. Paris, conservateur des Eaux et Forêts, et plusieurs anciens maquisards.

Après le dépôt d'une gerbe et une minute de recueillement devant ces deux monuments, M. Albert fit l'historique du maquis, de son action essentiellement au moment de la Libération où il y eut à cet endroit une suite de combats. Mme O'Neill et les anciens du maquis apportèrent leur témoignage et répondirent aux questions des assistants.

On s'inclina ensuite devant de petits groupes de tombes sur les lieux mêmes où tant de camarades furent abattus en août 1944, tout autour de ce carrefour conservé intact, même les maisons forestières incendiées — dont il ne reste que les murs —, grâce à la vigilance de M. Paris et au culte du souvenir des maquisards.

Par une longue route de forêt, la file de voiture atteignit le château de Vaux, à Vitry-aux-Loges, situé dans un joli cadre, où un excellent repas fut servi.

L'après-midi, tous les participants se retrouvèrent à la mairie de Châteauneuf-sur-Loire où ils furent accueillis par le maire, M. Claude Lemaître, ancien déporté. Celui-ci nous fit les honneurs du beau parc du château, et du musée de la Marine de Loire créé par Mme Lemaître, qui réunit quantité d'objets et de documents fort intéressants et bien présentés sur ce que fut la grande activité de la Loire il y a un siècle.

Après la réception plus qu'amicale offerte par M. Lemaître, où l'on apprécia l'ambiance, le bon porto et les excellents gâteaux, tous ces amis se séparaient, ravis de cette journée où ils avaient réaffirmé leur fidélité à leurs camarades de combat et leur amitié née dans les souffrances et les luttes communes.

Merci à Yvette Kohler (Chouquette), à Mme Larsen et aux Orléanaises qui nous ont aidés à organiser cette sortie, aux dévoués chauffeurs qui en ont permis la réalisation, à toutes celles qui n'ont pas hésité à faire un long trajet pour nous retrouver.

Combien nous avons regretté les absentes, excusées la plupart pour maladie.

Pour la Section :
Mme FLAMENCOURT
et Mme LARSEN.

Cercle de l'A.D.I.R.

Comme les années précédentes, l'A.D.I.R. invite toutes ses adhérentes à se réunir et à déguster des crêpes à l'occasion de la Chandeleur, le dimanche 1^{er} février 1970, au Foyer de l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, Paris, VII^e.

Autant que possible, prière de s'inscrire.

DÉCORATION

La Médaille du Volontaire de Guerre combattant a été décernée à notre camarade Mlle Raymonde Duponchelle, par arrêté du royaume de Belgique en date du 18 septembre 1969.

ERRATUM

Dans l'article consacré au *Pavillon des Cancéreux*, d'Alexandre Soljenitsyne, paru dans notre dernier bulletin, le nom du traducteur a été mal orthographié. Il s'agit de M. Georges Nivat, et non Nicot, comme il a été imprimé par erreur.

RECHERCHE

Une camarade polonaise, Thérèse Taczuk, stubowa au bloc 15, côté A, serait heureuse de retrouver la camarade qui lui a remis à Ravensbrück, pour Noël 1944, un recueil de poèmes et de recettes de cuisine, écrits à l'encre bleu noir, fait exceptionnel.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Pierre, petit-fils de notre camarade Mme Bonnet Germaine, Clermont-Ferrand, 25 octobre 1969.

Karine, petit-fils de notre camarade Mme Andrée Collet, d'Holleischen, Artemare, 30 octobre 1969.

Loïc, petit-fils de notre camarade Mme Ninette Lalet, Paris, 12 août 1969.

Pascal, petit-fils de notre camarade Mme Mougel, Paris, 31 octobre 1969.

MARIAGE

Jocelyne Sauvageot, fille de notre camarade Mme Sauvageot, a épousé Michel Tardivot. Le Perreux-sur-Marne, 23 décembre 1969.

DÉCÈS

Notre camarade Mme Badet a perdu sa mère. Paris, 24 août 1969.

Notre camarade Mme Bates a perdu sa sœur. Ville-d'Avray, 6 novembre 1969.

Notre camarade Mme Côme, membre du conseil d'administration de l'A.D.I.R., a perdu son mari. Paris, 4 octobre 1969.

Notre camarade, Mme Bouverat est décédée. Cluses, 24 juillet 1969.

Notre camarade Mme Leconte-Donjon a perdu son père. Livry-Gargan, 6 novembre 1969.

Notre camarade Mme Toussaint a perdu son beau-père. Noisy-le-Sec, 23 octobre 1969.

Mme Bouteloup, mère de notre camarade Madeleine Bouteoup, décédée peu de temps après son retour de déportation, est morte à Paris le 3 décembre 1969.

A. D. I. R.

**241, Boulevard Saint-Germain
PARIS-VII**

Le Gérant-Responsable : G. ANTHONIOZ
Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris